

Une lettre de Max Nettelau à James Guillaume (1911)

Autor(en): **Vuilleumier, Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **35 (2019)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-846651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DOCUMENT

UNE LETTRE DE MAX NETTLAU À JAMES GUILLAUME (1911)

PRÉSENTÉE PAR MARC VUILLEUMIER

Max Nettlau (1865-1944) qui a consacré sa vie à l'étude de Bakounine et à l'histoire de l'anarchisme est bien connu de ceux qui se sont intéressés à ces thèmes. Toutefois sa personnalité est quelque peu méconnue, malgré diverses publications. L'ensemble de ses collections et de ses papiers ont été versés, en 1937 et 1938, à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam (IIHS)¹. Malheureusement, en 1940 l'armée allemande envahit la Hollande et les nazis s'emparèrent aussitôt de tout ce que possédait l'Institut, espérant pouvoir en tirer des arguments pour leur propagande contre le judaïsme, le socialisme et le communisme. Transportés en Allemagne et répartis en différents dépôts (jusqu'en Pologne), ces biens retournèrent petit à petit à Amsterdam. Lors de leurs pérégrinations, les collections et papiers de Nettlau ont subi divers dégâts : pages rendues illisibles par l'eau entre autres. Néanmoins l'ensemble des papiers s'étend sur 42 mètres linéaires. Comme la plupart des fonds de l'IIHS, leur inventaire a été mis en ligne et les documents sont consultables sur internet.

Les rapports entre James Guillaume (1844-1916) et Nettlau mériteraient une étude bien plus approfondie. Disons simplement que quand le biographe de Bakounine, à partir des années 1890, chercha à obtenir des informations de l'ancien militant de la Fédération jurassienne, lui rendant visite à son domicile parisien, il se heurta à des refus systématiques : il y avait beaucoup de choses que l'on ne pouvait raconter, pour ne pas faire le jeu de nos ennemis. Même refus quand Nettlau lui montra qu'il était parvenu, par ses propres recherches, à obtenir nombre d'informations que Guillaume avait voulu lui cacher.

¹ Amsterdam, Institut international d'histoire sociale, Max Nettlau Papers, <http://hdl.handle.net/10622/ARCH01001>.

En 1897 et 1898, James fut en proie à une véritable dépression, au cours de laquelle il fut soigné quelques mois dans l'établissement de la Waldau, près de Berne. Craignant de voir l'administration française, durant sa longue absence de Paris, mettre la main sur ses papiers, il donna des instructions précises à son cousin, Charles Édouard Guillaume, directeur du Bureau international des poids et mesures, à Sèvres, pour qu'il les détruise. D'où la disparition presque complète de ce qui concernait la Première Internationale et ses rapports personnels avec Bakounine. On imagine la colère de Nettlau quand il apprit de James la destruction de ces papiers. « Voici non seulement la destruction de documents intimes confiés à vous et à votre discrétion, mais les éléments d'une édition sérieuse des écrits de Bakounine même. »

Plus tard, à partir de 1903, les rapports entre les deux hommes se rétablirent et, jusqu'en 1910-1911, il y eut une collaboration entre eux, surtout dans la préparation des volumes de *L'Internationale. Documents et souvenirs*, de James Guillaume, parus de 1905 à 1910. Mais il semble que Nettlau n'ait jamais pardonné cette destruction de documents.

Ici il faut rappeler la profession du père de Nettlau, décédé en 1892 : un jardinier prussien, engagé par le prince Schwarzenberg pour l'entretien de ses parcs à Vienne. C'est certainement lui qui aura donné à son fils l'amour de la nature et de ses productions. D'ailleurs, tous ceux qui ont connu Nettlau de près parlent de son sentiment de la nature. On en trouvera quelques exemples dans sa correspondance avec James Guillaume. Ainsi, le 9 avril 1905, ce dernier lui écrit à Vienne en espérant que la lettre l'atteigne « avant que vous ayez disparu, pour votre pérégrination annuelle dans les montagnes ». L'année suivante, même lettre à l'érudit viennois, avant qu'il n'ait fui dans ses chères Alpes. Dans les deux dernières pages seules conservées d'une lettre à Guillaume, Nettlau donne son emploi du temps et les lieux où on pourra lui écrire, poste restante. Après deux jours à Berlin, il passera quatre jours à la campagne, puis sera à Vienne jusqu'au 24 mars. Le 16 avril, il ira passer 15 jours en Suisse. « Maintenant je suis bien heureux de passer ces 15 jours en Suisse – entre les beaux paysages, les fleurs du printemps, quelques amis et de vieux Jurassiens et la chasse aux vieux livres. » Ensuite, à pied, sac au dos, dans les Alpes autrichiennes pour 14 jours, avant de rentrer à Vienne le 16 mai.

Le 3 juin 1910, Guillaume remercie Nettlau pour sa lettre, apparemment non conservée, en des termes que ce dernier n'a certainement

pas appréciés : « Quatre pages de lamentation » ; « Une véritable élégie sur la destruction des beautés naturelles, la bêtise des hommes, etc. » On peut se demander si ce ne sont pas ces remarques qui ont fait comprendre à Nettlau que la lettre que l'on lira plus bas ne trouverait pas un accueil favorable chez son correspondant parisien. Effectivement, il l'a noté sur son manuscrit et, les lettres postérieures de Guillaume le montrent bien, la lettre n'a jamais été envoyée.

Son texte lui est inspiré par un article du *Figaro*. Relevons que l'article en question (on reviendra sur son auteur à la fin du texte) n'a pas une grande originalité. Il est tout à fait dans le style des protecteurs de la nature d'alors, qui opposent les valeurs de celle-ci aux atteintes portées au paysage. « Tous les paysages sont beaux [...]. Cependant, s'ils ne nous présentent que des cultures bien divisées, ils ressemblent trop à des villes, avec leurs carrés de blé, d'avoine et de seigle. Nous cherchons en eux de la liberté, mais cette liberté, tout la menace. [...] En arrachant au monde son magnifique manteau d'inutilité, nous lui ôtons sa beauté même. [...] On veut maintenant que toute la terre serve, mais ce mot servir, qui veut dire être utile, veut aussi dire être esclave, et les esclaves sont silencieux. [...] Ce qui, aujourd'hui, nous semble inutile sert peut-être à nous nourrir autant que les blés. [...] Pour que puissent exister des personnages humains qui aient toute leur importance, il faut que le vent d'automne ait à ébranler de profondes forêts, et que rien ne gêne, au bord des landes désertes, les noirs tumultes de la mer. »

Texte de la lettre de Nettlau² :

V[ienne], 31 mai 1911

Monsieur, je ne vous écris pas pour une raison plus importante que celle-ci. Vous lisez, je crois, tous les jours le *Figaro* ; je l'ai vu tant de fois chez vous. Dans ce cas veuillez parcourir l'article *Les Paysages*, premier article du 29 mai (si vous ne le connaissez !?). Car cet article soulève le problème que je discute tant de fois, celui de l'appauvrissement terrible de la nature par l'humanité

² Max Nettlau Papers, inv. n° 559, correspondance avec James Guillaume, 1910-1911. Texte original en français ; nous corrigeons légèrement l'orthographe et la ponctuation.

envahissante de nos jours. C'est contre cela que je me sens révolté et l'indifférence des partis avancés envers ce problème pourrait me rendre indifférent envers ces partis qui croient réussir au prix [de] toutes nos meilleures aspirations – Car cet appauvrissement, ce gaspillage des richesses naturelles amène fatalement la croissance et la permanence du gouvernementalisme, que ce gouvernement soit manié par les capitalistes, les socialistes, les syndicalistes, n'importe. En face de l'épuisement menaçant des richesses naturelles l'État (aux mains de n'importe laquelle de ces *nuances*) mettra la main sur ce qui en reste, soi-disant pour le protéger, pour réglementer l'exploitation de ces richesses – c'est à dire l'État se rendra de plus en plus indispensable et permanent. Aux chemins de fer et aux mines les forêts, l'agriculture, tout suivra et les chances de la liberté deviennent nulles, plus nulles de jour en jour. – Comme dans une ville affamée assiégée il y a l'état de siège, le rationnement etc., ainsi sur la terre surpeuplée et appauvrie il y aura la réglementation et la discipline étatistes. C'est fatal – et en face de cet avenir tous les mouvements de nos jours sont des jeux d'enfants qui jouent au bord d'un précipice et s'en approchent pour finir par en être engloutis. – Aujourd'hui le Mexique tombe (par cette farce «révolutionnaire») aux mains des capitalistes américains – demain le Maroc sera englouti entièrement par le capitalisme français – etc. etc. – Chaque jour le terrain réservé encore à l'ancien état de choses, tranquillité, équilibre, relations, se rétrécit et le tourbillon de la production moderne épuise une autre réserve des âges passés.

Quant aux mouvements socialistes, qu'ont-ils produit? Ils se basent sur la théorie fautive qui idéalise *l'ouvrier* et le met au dessus des autres hommes. Par là il devient presque exempt de critique et le même sort, d'être avili par l'adulation continuelle qui jusqu'ici avilissait les rois, avilit de nos jours le peuple. Ce ne sont pourtant que des hommes et pour *un* dans lequel, par la propagande, on éveille la solidarité et le désir de liberté réciproque et générale, il y a *toujours dix* dans lesquels on n'éveille, n'évoque que le sentiment de l'intérêt personnel et le désir

de domination. La propagande est donc un vrai travail de Danaïdes et moins que cela, en créant un ami sur dix nouveaux ennemis.

Quelle est l'issue? Je viens de dire ce que je crois en être l'issue et je ne peux pas me figurer une *bonne* issue après avoir logiquement (je crois) déduit la mauvaise issue vers un régime de pénurie réglementée.

De *bonne* issue il peut [y] en avoir pour un nombre restreint de personnes qui ont la capacité et l'énergie de se sauver en bon temps du désastre général, qui n'y voient pas une défaillance, une désertion, mais qui seront au contraire les vrais pionniers, avant-coureurs et préparateurs d'un avenir libre dans un milieu restreint (ou parsemé sur un grand espace) pour un nombre croissant de successeurs et ainsi de suite. – Cette rupture complète avec le passé, cette séparation complète du milieu actuel... ce fut *autrefois* le premier mot du socialisme : aujourd'hui cela passe pour de l'utopie fantaisiste – mais aux yeux de qui? par la faute de qui? De ceux que la soif de domination, d'un grand régime nouveau qu'ils fonderaient, éblouit et égare beaucoup plus que le sentiment d'humanité, de solidarité pour les masses qui peuvent les suivre – par le bulletin de vote, par la grève, par un coup de main courageux et heureux, mais qui ne peuvent pas les suivre dans la route du vrai socialisme (sans cela elles l'auraient fait depuis longtemps et n'auraient pas eu besoin d'eux).

Voici quelques réflexions que je me fais souvent et que çà et là quelqu'un se fait comme moi – mais d'habitude on ferme les yeux, on prend le narcotique du travail de propagande du jour au jour, se réjouit du succès de tel ou tel journal, de telle réunion, de telle société – et si, comme cela se fait par une fatalité absolue, après quelque temps ce même milieu si promettant devient stérile, épuisé, indifférent – on refait le même travail autre part et ainsi de suite, un travail de fourmi qui remplit la vie, donne des satisfactions personnelles et tient lieu de pensée, de réflexion.

Moi aussi, je me sauve – dans le *passé*. Le socialisme ressemble en cela à la religion, qu'elle paraît toute belle

dans les livres théoriques du passé à côté des réalités de l'Église (de tous les âges). N'est-ce pas une évolution toute pareille? C'est que toute idée, par sa généralisation, perd le fond de son essence et dépérit par cela même.

Une bonne chose doit être bien *proportionnée* et ne peut pas s'étendre mécaniquement sans s'épuiser.

Avec cela les hommes ont tout à fait raison d'améliorer leur situation actuelle, mais le socialisme n'a rien à faire avec tout cela. Je comprends par socialisme la capacité et le désir personnel de solidarité et de liberté – et il est évident que ces conditions ne se trouvent réunies que fort exceptionnellement dans un nombre plus grand d'hommes. Une fois sortis de leur propre milieu, les quelques bons sont engloutis par la masse des moins bons, des indifférents – tel est le sort du socialisme politique, du syndicalisme tant réf[ormiste] que rév[olutionnaire] et de tout mouvement qui, au lieu de se répandre et de se réaliser dans des limites proportionnées à ses forces, croit pouvoir se généraliser – ce qui est toujours une illusion et la mort du mouvement.



Que répondez-vous quand on vous demande, comment vous vous expliquez, en matérialiste, le fait de la conscience humaine (Bewusstsein, das Ich), ce sentiment qui ne paraît exister dans aucune des particules qui nous composent et qui existe cependant dans leur ensemble que forme notre *moi* conscient de son existence?

Acculé par une telle question qui me paraît importante et légitime – je voudrais bien connaître votre réponse. La mienne est celle-ci que du *fait* que cette *conscience* (pour employer ce terme une fois pour toutes) *existe*, il faut que, dans quelque moindre degré..., elle soit inhérente à la matière comme elle a d'autres qualités – tel le mouvement qui produit la force a de son essence même aussi dans quelque degré cette qualité de conscience. C'est donc un fait primordial qu'on n'explique pas, mais qu'on *constate* simplement. – J'arrive à cette même conclusion en « descendant » de l'homme à l'animal qui a certainement une conscience pareille, amoindrie si vous voulez – à la plante

à laquelle une telle conscience appartient également (on a observé leur volonté) – à la solution chimique, la formation des cristaux etc. qui sont les derniers domaines de notre observation – et de là j'arrive à attribuer cette qualité de conscience aux agrégations de matière toujours plus primitives – et finalement à ce qu'on se plaît à appeler l'atome ou la particule la plus petite de la matière.

De telles réflexions élargissent le cercle de la solidarité *avec la nature* que je ressens et me font considérer l'étroit « nationalisme » humain que pour le produit de l'ignorance et de l'arrogance théologiques dont il faut se débarrasser. Si nous sauvons la nature, nous nous sauvons nous-mêmes – et pour être complets il nous faut bien plus une partie correspondante et proportionnée de la nature que trop de notre réplique ou répétition, les autres hommes. La question se pose entre beaucoup d'hommes et plus de nature – et peu d'hommes et la nature avec eux. Ce sera alors la lutte des capables contre les nombreux (ou que chacun aille de son côté) – qui vaincra ? Puisque je ne peux pas prévoir le résultat de cette lutte, j'ai encore une mince lueur d'espoir – je ne désespère donc pas.

[...]³

Bien des salutations, M. N.

Comme on l'a lu, la lettre de Nettelau fait part de l'appauvrissement terrible de la nature par l'humanité envahissante de nos jours et de l'indifférence des partis avancés qui croient ne pas pouvoir en tenir compte (à remarquer que l'auteur ne fait aucune différence entre partis). Cet appauvrissement de la nature s'accompagne du « gouvernementalisme », quels que soient ceux qui composent le gouvernement. Nettelau s'en prend alors à la conception de l'ouvrier, chez les socialistes et syndicalistes. S'ensuit une véritable critique de tout le mouvement de propagande, qui ne se rend pas compte qu'il crée dix nouveaux ennemis pour un seul nouvel ami. Seule solution : une rupture totale avec le passé. Suit alors un parallèle avec les ouvrages théoriques de la nouvelle religion chrétienne, certes bien plus attrayants que le déroulement réel, pas toujours exaltant, de son histoire. Un parallèle

³ Le dernier paragraphe de la lettre concerne les travaux de Nettelau sur Bakounine.

entre histoire du socialisme (au sens large du terme) et celui de la chrétienté. Certes, il comprend fort bien que les ouvriers veuillent améliorer leur sort, mais, ce faisant, ils oublient complètement le socialisme et tous les syndicalismes, réformistes ou révolutionnaires, se valent.

On regrettera évidemment de ne pas savoir ce que James Guillaume aurait pensé de tout cela.

Comme on l'a dit, il nous reste à donner quelques informations sur l'auteur de l'article du *Figaro* qui avait retenu l'attention de Nettlau. Ce n'est pas un inconnu, il s'agit d'Abel Bonnard (1883-1968), un écrivain, poète et journaliste, collaborateur à de nombreux journaux, auteur de récits de voyage. Il sera élu à l'Académie française en 1934 et, devenu maurrassien, il se rapprochera du Parti populaire français de Jacques Doriot qu'il soutiendra activement. Mais surtout, il a laissé le souvenir d'avoir été appelé, le 18 avril 1942, par Pierre Laval, à devenir le dernier ministre de l'Éducation nationale dans le ministère de Pétain qu'il suivit à Sigmaringen. Parvenu à s'échapper par avion, le 2 mai 1945, il gagna Madrid. Interné quelques mois avant de recevoir l'asile politique, il fut condamné à mort par contumace en France. En 1958, il décida de se présenter au nouveau procès qui lui était intenté à Paris. Arrêté à sa descente d'avion, il fut aussitôt relâché et autorisé à séjourner en différents lieux de repos. On était loin des rigueurs de 1945 et, finalement il ne fut condamné qu'à 10 ans de bannissement à partir du 20 mai 1945 (donc une peine déjà effectuée !). Il retourna en Espagne où il mourut.

Nettlau a-t-il connu la carrière de celui qu'il avait si ardemment approuvé en 1911 ? Dans les années d'entre-deux-guerres, il avait dû restreindre au maximum ses déplacements et, absorbé par ses recherches sur l'Espagne, il n'a certainement guère suivi de près la politique française. Plus tard, son genre de vie misérable, au moment de l'occupation allemande de la Hollande, l'a probablement coupé de tout ce qui pouvait se passer en France. Cependant il se tenait au courant des grands événements – il y a des cartes des fronts militaires et quelques notes sur les mesures des occupants à Amsterdam. Mais, même s'il aurait peut-être pu apprendre les fonctions d'Abel Bonnard à Vichy, ce nom lui aurait-il rappelé l'auteur de l'article de 1911 ?